

***Alain DARTEVELLE***



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par un collectif**

1999

PROVINCE DE LUXEMBOURG

*Service du Livre Luxembourgeois*



**Alain Dartevelle n'est certainement pas un écrivain «classique», un écrivain qui s'intègre dans une science-fiction de pure distraction, dans une S-F délimitée par le cadre rigide de certaines thématiques.**

**En fait, Alain Dartevelle est un écrivain «extérieur» un auteur loin, très loin – et avec raison – de se situer dans la catégorie des écrivains et des critiques S-F de base. Il rejette le genre ou plutôt il le détourne dans ce qu'il a de plus sacré – du moins pour certains –, la thématique traditionnelle : extra-terrestres, voyages interplanétaires.**

**Dartevelle ne conteste pas ces clichés, du moins en tant qu'écrivain, il les utilise pour finalement les éliminer, les supprimer, les ridiculiser au vu d'une littérature plus globale.**

**Ces poncifs de la S-F ne sont pas remodelés dans la forme, dans leur utilisation, ils sont réarrangés dans leur sens, dans leur signification, dans tout ce que ces stéréotypes peuvent induire d'effet, de comportement du lecteur, d'associations d'idées.**

**Dartevelle ne conteste pas les stéréotypes, il les «dynamite».**

**Mais ce serait réduire un écrivain à une oeuvre de démolition, qui si elle existe bel et bien, ne doit pas masquer ce qui lui succède : une entreprise de reconstruction. «En fait, la mise en pratique de ma belle ambition me paraît devoir suivre une stratégie double, liée à la longueur des textes : détournement dans les nouvelles, reconstruction dans les romans».**

**Qu'entend Dartevelle par «reconstruction»? La réunion des différents genres de ce que l'on a pu appeler la littérature parallèle : S-F, polar, fantastique, étrange, voire érotisme. Comme il le définit lui-même : «détruire les genres par leur intégration à un projet plus large, une fiction aussi dense et variée que l'est la vie réelle.»**

Extrait de *Alain Dartevelle ou «l'univers extérieur»*, étude de Frédérick Baas parue dans la revue *Proxima* n°3 (Lille, octobre 1988).

## **Biographie**

**1951** Le 28 février, naissance à Mons d'Alain Dartevelle, d'un père négociant et d'une mère institutrice.

**1951-1957** Prime enfance qu'on suppose heureuse. L'intéressé affirme n'en garder aucun souvenir, à l'exception de quelques photographies burlesques.

**1958** L'âge de raison commence-t-il à 7 ans? C'est en tous cas à cette époque, en visionnant une radiographie thoracique de sa petite personne, qu'Alain Dartevelle prend conscience d'avoir un squelette. Il en déduit qu'il est mortel.

**1959-1968** Passion pour la lecture, avec une prédilection pour la littérature populaire (Gaboriaux, Leblanc, Leroux, May, Verne et Vernes), les surréalistes et certains livres (*La Nausée* de Sartre) ou auteurs (Crébillon fils, Diderot, Dos Passos). Sans oublier la bande dessinée, des fascicules SF d'Artima à l'éclosion de la BD dite adulte, en passant par les grands classiques de la ligne claire. De quoi faire la conversation dans les bistrotts que Dartevelle fréquente assidûment depuis ses quinze ans. Velléités d'écriture, avec la poésie pour voie de garage et des projets inaboutis de scénarios de BD.

**1969-1975** Études à l'Université Libre de Bruxelles, d'abord en Philologie Romane (qu'il abandonne au niveau de la licence, peu désireux d'embrasser la carrière d'enseignant qui se profile à l'horizon), puis en Journalisme et Communications sociales. Choc littéraire avec la découverte de l'oeuvre, et du personnage de Louis-Ferdinand Céline. Consacre son mémoire de fin d'études à une analyse critique de la série BD *Météor* (Éditions Artima) qu'il aimait adolescent. À cette occasion, découvre la science-fiction littéraire, dont il retient surtout Philip K. Dick.

**1975-1979** Années de galère et d'intense vie nocturne entre Mons et Bruxelles. Après le passage obligé par l'Office de l'Emploi, travaille successivement comme réceptionniste d'hôtel et comme sociologue. Décès de sa mère le 19 mai 1976. Publie quelques articles dans la presse

spécialisée (*Science-fiction Magazine*, *Les Secrets de l'Histoire*) et fait ses premières tentatives de fiction littéraire.

**1979-1982** Engagement au Ministère de l'Éducation nationale, où, clin d'oeil du destin, il dirige le Service de Recyclage des professeurs. C'est durant ces années qu'il rédige son premier roman, ***Borg ou l'Agonie d'un monstre***. Voyages au Népal, en Floride et à Montréal.

**1983** Décès de son père le 22 janvier. Après plus d'une trentaine de refus divers, la petite maison Solidaritude accepte ***Borg***, roman de politique-fiction décrivant les derniers jours d'un homme-oiseau, et sa dérive fasciste dans une Amérique latine de fantaisie. Livre mal diffusé, mais dont l'accueil critique est très favorable. En 1983 également, quitte l'Éducation nationale pour une carrière de fonctionnaire à la Poste belge, qui le rend doublement homme de lettres.

**1984-1988** Avec *Borg* pour carte de visite, multiplie les récits dans des revues de SF et de fantastique. Profite de ces supports pour prôner le mélange des genres, une science de la fiction plutôt que la science-fiction. Activités de critique dans des revues telles que *Art et Culture*, *Les Cahiers de la bande dessinée*, *Fiction* et *Phénix*. Décès de son frère le 6 janvier 1987. Voyage en Inde.

**1989** Les Éditions Denoël publient ***Script*** dans la prestigieuse collection Présence du Futur, où Dartevelle est le premier Belge à figurer après Jacques Sternberg. Ce roman, qui décrit la vie à Newgorod, cité programmée où l'écrit se monnaie comme une drogue, est un des finalistes du Prix Rossel 1989. Cette même année, quitte Bruxelles pour s'installer à Liège, où il épouse Marie, lumière de sa vie.

**1990** Coup sur coup, publie ***Les Mauvais Rêves de Marthe***, détournement littéraire érotico-fantastique, ainsi qu'***Océan Noir***, son premier livre ciblé adolescents. Voyage en Malaisie.

**1991-1996** Publications tous azimuts, avec, en 1994, la sortie d'***Imago*** (le portrait de Sigmund Freud en savant fou) dans la collection SF que Jacques Sadoul dirige chez J'ai Lu, et où il est le premier auteur belge, après Jean Ray s'entend. Voyages en Thaïlande et en Chine. Quitte Liège pour le Brabant wallon.

**1997** *L'Astre aux Idiots* et *Le grand Transmutateur* (tomes 1 et 2 du *Cycle de Vektor*) paraissent chez Casterman, dans la collection Tapage.

**1999** Sortie aux Éditions Naturellement (collection «Forces obscures») de *Duplex*, le premier de ses romans à se dérouler ici et maintenant.





# *Bibliographie*

romans :

- *Borg ou l'agonie d'un monstre*, Éd. Solidaritude, Die (F), 1983.
- *Script*, Denoël, Présence du Futur n°482, Paris, 1989.
- *Les mauvais Rêves de Marthe*, Éd. de l'Aurore, Meylan (F), 1990.
- *Imago*, J'ai Lu n°3601, Paris, 1994.
- *L'Astre aux Idiots* et *Le grand Transmutateur*, Casterman, Collection Tapage, Bruxelles, mars et septembre 1997.
- *Océan noir*, Labor, Espace Nord Junior n°18, Bruxelles, 1998. (Publication initiale : Éditions Nocturnes, Louvain-la-Neuve, 1990).
- *Duplex*, Éd. Naturellement, Collection «Forces obscures», Pantin (F), 1999.

Par ailleurs nouvelliste, Dartevelle a multiplié les publications dans des revues de fantastique et de science-fiction : *Fiction* (France), *Imagine* (Canada) et *Phénix* (Belgique). On le trouve également au sommaire d'anthologies telles que *Les Garçons* (Duculot, collection Travelling, 1990), *Encres Noires* (Labor, 1991) *Territoires de l'Inquiétude* (Denoël, 1995) et *Succès damnés* (Luce Wilquin, 1997). Son texte pour la jeunesse *Une soirée chez les Glotz* va sortir incessamment dans la collection «Récits Express» (Éditions Averbode) et sa nouvelle *Mégalomanie* est retenue pour un tout prochain recueil collectif à paraître chez Luc Pire.



## **Choix d'extraits**

### ***Borg ou l'Agonie d'un monstre* (1983)**

*Borg ou l'Agonie d'un monstre*, soit le portrait de l'homme-oiseau dans son pays de fantaisie. Celui du dieu caché et qui agite encore, l'œil mi-clos, sa collection de présidents fantoches. Description d'une épopée médiocre et qui se meurt, ce livre invite à une traversée méticuleuse des apparences du pouvoir.

*De part et d'autre du podium présidentiel, de même qu'à mi-longueur des travées du stade, de larges écrans étaient disposés, de manière à ce que personne dans la foule à venir ne puisse perdre une expression du Padre Presidente. C'était pour l'instant la tête de Borg qui s'y reproduisait en gros plan, démesurée. Dans le silence revenu, Borg s'observait regarder. Avec angoisse, dans une conscience seconde, il examinait ses yeux creux. Il dévisageait un être exténué. Son plumage facial qui se ternissait, sa crête bleuissante, les tectrices de sa poitrine, qui hoquetait en spasmes vifs par l'échancrure de son chemisier gris perle. Et son bec crochu, au bout puissant mais qui s'ébréçait... Sans doute cette prédilection malsaine à décortiquer des...*

*«Merde, qu'est-ce qui m'arrive?» Borg frémit, saisi au gosier de la honte profonde des enfants surpris à fauter, en même temps que le décor vacillait, sauf les immenses toiles où il détaillait mieux, incrédule, les filets délicats et luisants qui lui pendouillaient des trous des narines. «Mais qu'est-ce que c'est que cette fiente?» Ses pattes affolées mirent du temps à trouver le levier vidéo. Il le rabassa enfin, et il le pressait encore, que pourtant son image insupportablement agrandie avait, depuis plusieurs secondes, disparu des écrans impudiques. Il se passa le bras à la naissance du bec, considéra ensuite les traînées olive et jaunâtres qui lui ourlaient la manche. Des contractions nouaient son ventre, et le voilà qui grelottait.*

**Script** (1989)

Newgorod, ultime bulle de vie à la surface d'un monde dévasté, semble condamné à l'immobilisme malgré les querelles médiatiques que reflètent les vitrines du pouvoir. L'écrit en est exclu, le rêve y est programmé, un scénario immuable règle les pensées et les gestes de chaque habitant, y compris le Président Rheinholdt. Mais qui est l'auteur du scénario? Bert Vorochil, génial démiurge qui décide soudain d'en infléchir le déroulement par une consultation électorale? Un de ces innombrables personnages dont il croit orchestrer les trajectoires dérisoires ou sublimes? Le mystérieux narrateur? Celui qui dit «je» au début et à la fin de l'histoire? Encore faudrait-il que «je» ne soit pas un autre...

*Ritchie s'éloigne, pousse la porte basse qui donne sur les toilettes puantes du Velvet, chambranles fracassés de trois cagibis, carrelage disjoint où ruisselle une eau trouble, et les graffiti tristes. Il ausculte ses traits déformés, caricaturés par le miroir au tain lépreux. La musique et la voix du chanteur lui parviennent en sourdine.*

*Il n'attend pas longtemps : on pousse la porte qui racle et on la referme, la chanson se fait plus proche puis à nouveau s'étouffe. Quelques pas, Driss est là, ses lunettes noires à côté de Ritchie dans la glace du miroir. «Mille interroubles...» Ritchie avait préparé l'argent, dix coupures enroulées dont il tend le fuseau au dealer.*

*Sûr de son pouvoir, Driss ne compte pas... Sa patte plonge dans l'échancrure de sa robe, en ressort avec la liasse de feuilles imprimées. «Comme j'ai dit, la suite et la fin.» Et il s'éloigne. Les mains de Ritchie tremblent. Il contrôle le script... C'est bien ça, l'histoire de Ramon se termine ici. Il voudrait lire, l'odeur humide du papier l'enivre, il ne peut pas. Des feuilles, il fait un rouleau qu'il glisse nerveusement sous son blouson. Sortir au plus tôt. Le court corridor, la salle du bar où le chanteur s'est tu. Reste la musique, les notes, fumée. Éclats de voix et de lumière, buveurs de GROG, peines de coeur, fumeurs. Ritchie en bouscule et le voici dehors, sous le plafond bas et les néons blêmes de Bronk Street.*

*En sortant, il a croisé Fred. Ils se sont salués d'un mot prudent, et en se sauvant presque Ritchie pense à Fred, qui comme lui s'adonne au script. Ils se sont parlé, un jour où Driss se faisait attendre. Fred Carnegie a le même âge que lui, il était technicien aux Studios Nitch. Il est débranché, comme lui... Depuis plusieurs mois, folio par folio, il se fait dealer une vieille histoire de la littérature. C'est très dur à trouver, et plus dangereux, et plus cher, mais le plaisir alors.... Fred l'a bien expliqué : avec les résumés et les extraits choisis, c'est comme s'il lisait des milliers de livres en un seul. Il est accroché, il en a pour des mois...*

(pp. 68-69.)

### ***Les Mauvais Rêves de Marthe* (1990)**

Loin du Matrium et des étreintes sacrées avec son dieu de pierre, voici la belle orpheline confrontée à la vie. Elle survole les ruines du Gai Paris, s'immerge dans les leurres de Spitz, monnaie son corps au Bar des Neuf Chats, louvoie du dérisoire au désespoir avant d'aller se pendre au bras d'un baron. ***Les Mauvais Rêves de Marthe***, ou le périple d'une jeune fille active dans un monde engourdi, en une bousculade de scènes violentes ou tendres, ou à hurler de rire, qui font de ce livre, quoi donc encore? Une parodie de mélodrame? Une fiction libertine? L'ultime avatar du roman-catastrophe? Il y a de tout cela, en un savant mélange où Dartevelle suractive ses stratégies de détourneur.

*Elle regarda Piotr, que décoiffait la rafale. « C'est ça! ? » lui cria-t-elle à l'oreille. « C'est ça! ? »*

*Piotr, criant aussi, lui désigna la tour au centre de la pièce : « Là, la mer, là! Sous le Quay-rond! » Marthe n'y croyait plus, mais elle marcha quand même jusqu'à une des échelles, au pied de laquelle elle déposa ses chaussures corail. Elle monta ensuite, difficilement, s'arrêtant plusieurs fois pour rabattre sa robe que gonflait le vent. En bas, Piotr regardait. Elle grimpa tout en haut, jusqu'à un parapet qui donnait sur le vide. Elle se maintenait ainsi, les pieds sur un échelon, au risque de s'érafler les*

*coudes à la margelle du puits géant. Elle se pencha, tentant de scruter les ténèbres, d'apercevoir le fond, mais c'était inutile. Elle sentit pourtant une fraîcheur humide, les parfums nauséux de vieilles pourritures lui monter au visage. Elle écouta et crut entendre, venus de loin, très bas sous elle, les échos hullulants, étouffés, de quelque tumulte. Mais elle ne voyait rien. La mer qui était là lui demeurait cachée, enterrée sous un sol de synthèse, morte. De dépit, et bien qu'elle n'ait pas payé, et par défi aussi, Marthe se pencha plus avant dans la bouche du gouffre, y mit la tête pour cracher loin au fond du puits. Elle formula un voeu. Personne ne m'a vue, se disait-elle.*

(p.174.)

### ***Océan Noir*** (1990)

Des décors en gerlée s'illuminent, où Marcus et Réginald, son automate domestique, recherchent une aventure digne de *Sus à la Terre*, leur feuilleton préféré. Pourtant, leur évasion dans la fiction dérape. C'est qu'au fond d'une affiche et derrière les écrans grouille une vie qui, reflétant la nôtre, voudrait la remplacer. Le Domaine du Go et la Baie de Tongai, l'Empire du Sommeil, Bioscopolis et ses trompe-l'oeil, tels sont les jalons d'une visite guidée des combles de l'imaginaire, jusqu'à rejoindre les hauts-fonds du fameux Océan Noir, où tout se perd et rien ne se crée...

*Fichtre, où est l'Océan Noir?*

*Les doigts de Marcus frôlent l'étui de cuir qu'il porte à la ceinture...  
Comment n'y avoir pas songé plus tôt?*

*Il déboucle cet étui et en sort son flambeur, qui n'est qu'un jouet. Il ne vise pas, presse la détente et... un éclair jaillit! Lumière lactée, qui marque l'espace d'un sillon net, comme gravé à la pointe d'une aiguille, et grille des corps avec une fulgurance insolite. Autour de lui, alliés et ennemis refluent, ahuris comme quand chavire la raison, comme quand s'oublie un scénario. Ils crient et s'interpellent, au risque de gâcher le beau film silencieux dont Kilgroot a rêvé. Marcus donne la mort, n'en a*

*que faire et ne cesse de faire feu : au-delà du Bien et du Mal, l'Océan Noir doit être proche. Les airs flambent, les airs s'ouvrent. Marcus se fraie un chemin dans la bouillie humaine et il progresse si vite que, du bord du plateau, les caméras peinent à le suivre malgré leurs effets de zoom... Profitant du désarroi général, Marcus est une forme claire qui passe, un pur symbole de la vitesse et de la violence.*

(p.117.)

### **Imago** (1994)

Rien de plus sage que la ville d'Imago, dont les administrés poursuivent leur rêve immobiliste en se gorgeant de gangin, le divin élixir, et en se nourrissant des oeuvres de Sigmund F., le père universel.

L'aventure est cependant possible, via le Beau Trajet réservé aux élites : épreuve initiatique où des Champions affrontent leurs propre fantasmes, et dont peu sortent indemnes, dignes de devenir les intimes de Sigmund ou de se voir promus Observateurs des Jeux.

Tout peut s'éterniser. Sauf si quelqu'un, comme Ludovic Tocci, commet la folie de transgresser les règles. Voilà mis en péril le monde Immobiliste! À moins que ce risque, Sigmund F. l'ait voulu? Lui qui, lassé de l'analyse, voit plutôt d'un bon oeil l'intrusion d'un ennemi personnel dans son jeu de société...

*Pris d'une soudaine quinte de toux, Ludo a failli avaler sa chique. L'autoscaphe fait une embardée, mais notre penseur réussit à redresser l'engin... Des titres affleurent sa mémoire, comme cet **Essai sur la genèse de l'appareil à influencer**, et ces **Psychoses du Champion**, qui n'ont pas peu contribué à réviser le Beau Trajet. Le meilleur de moi-même, confisqué par Sigmund! Idem pour Fiction et Réel, idem pour mon Image du Père! Des théories dont j'étais si fier, quand je les ai exposées devant le Directoire! Et qui m'en ont fait exclure... Finalement, Sigmund ne m'aura laissé que la paternité d'une oeuvre mineure : ces Commentaires sur Danaé où je suis l'ombre de moi-même.*

*Le divin Docteur a sucé ma substance, et m'assignant ensuite le rôle d'Observateur, il m'a délibérément évincé de la sphère d'influence. Or qu'avais-je fait pour qu'il m'en veuille? Jamais disciple n'aura été plus*

*soumis. Je l'aime encore, ce Père putatif, et je me sens bizarrement incapable de lui en vouloir... Mais je refuse d'admettre perdre la boule au point d'avoir imaginé ce qui fut et demeure la pure vérité : beaucoup de ses livres sont nés de mes oeuvres...*

*Ludovic décélère si brusquement que la carlingue en vibre. Une route asphaltée et large comme une piste d'atterrissage se dessine là-dessous : Berggasse enfin, la voie royale, Berggasse où se laisser porter jusqu'au Bureau des Jeux. Ludovic amorce sa descente, et au bout de cette artère se profile un bunker fortifié, une casemate dont la masse suggère le ventre d'une femme pleine. Les autoscaphes y ont accès par un haut sas ovale, lequel évoque à Ludovic la fente épanouie d'un sexe. S'étant posé sans un heurt, il réduit l'allure, freine sur Berggasse, pénètre en douce le sexe qui mène à Sigmund.*

(pp.54-55.)

### ***L'Astre aux Idiots*** (1997)

Comme tant d'autres humains de la Fédération mondiale, le professeur Anton Dexter a craché de bon coeur ses 10 000 galactars, séduit par la promesse d'un dépaysement à nul autre pareil en compagnie du mystérieux peuple des Noks. Mais très vite, ce qui s'annonçait comme le plus vaste défoulement collectif qu'ait jamais conçu cerveau de promoteur touristique tourne au cauchemar : un cauchemar bien réel, dont Anton Dexter va devoir à son corps défendant faire la cruelle expérience.

*Là s'alignaient les cages des monstres d'entre les monstres : le Nok sans tête et le Nok à deux nez, le Nok albinos et le Nok ventriloque, le Nok hermaphrodite et la Nok à trois seins, et les Noks siamois. Et le Nok moucheté, à la peau parsemée de pustules rouges et blanches. Et le Nok télépathe qui vous persuadait que vous étiez en cage, que lui vous regardait. Et le Nok-éléphant qui arrosait le public d'un nez en érection, telle une trompe dressée.*

*Jusqu'au Nok pétomane dont les chapelets de vents sonores comme tonnerre en été, dégageant une odeur à vomir, l'avaient fait refluer vers*



*ce vaste bazar, ce marché de plein air où le soir referme son couvercle de ténèbres. Des quinquets s'allument, qui donnent à ces monstres et à leurs visiteurs l'allure de mannequins grimés, de machines animées. Or je ne m'abuse pas, doit admettre Dexter. Ce lent, trop lent voyage spatial et la chambre qui m'attend au vingt-huitième niveau d'un Nokotel high class... Cette cité de Camaïeu qui réserve des surprises à chaque carrefour, ces Transcops qui se pavanent en jouant de la matraque et les Noks qui pullulent, me passent entre les jambes... Mes doigts qui se referment sur des perles pervenche et mes lèvres emperlées du suc de cristalline, ma gorge sèche d'une marche dans la fournaise : tout cela a eu lieu et tout cela existe, aussi vrai que j'existe!*

(pp. 42-43.)

### **Duplex (1999)**

Clarence Albedo est un héros bien ambigu : non seulement il possède deux domiciles, mais son statut de romancier lui sert de couverture à une activité d'espion à la solde de Joy, un mystérieux réseau qui dispute le marché de la prostitution mondiale à la mafia de la chair fraîche. Écrivain, agent secret. Rien de tel qu'une réputation d'artiste pour aller et venir sans éveiller les soupçons, n'est-ce pas... Pour des raisons de fiction et des raisons de service, Clarence va précisément multiplier les voyages, de Bruxelles à Pékin via la Roumanie exsangue et les splendeurs de Stamboul. C'est qu'une conjuration à l'échelle planétaire tente de gripper les rouages du Réseau Joy et de ses demoiselles Body, qui garantissent le safer sex dans une société en proie aux rétrovirus.

*Tel un malfaiteur en cavale, je me suis éclipsé sur les chapeaux de roues, laissant ma fière voiture foncer au long du fleuve, plonger dans ces tunnels que les natifs de la Cité ardente nomme des trémies. À croire que s'y fait le tri des bons et des méchants! Mais il est vrai que je ne suis ni ange ni bête. Et me voici rue Paradis dont la brume fait un lieu spectral où je suis bien le seul à être en vie : à me sentir libre et radieux, maître de mes actes et de ma destinée.*

*Dans le coffre de la 406, j'ai agrippé le sac de toile rouge surpiquée, à bandoulière beige, qui est de tous mes voyages, et tandis que la cendrée du parking crisse sous mes semelles, une euphorie me gagne. Indéniablement, ma petite escapade se déroule comme prévu, scénario respecté à la lettre. Avant d'y porter le regard, je sais que de l'autre côté de la rue, trois devantures restent éclairées malgré l'heure matinale. Trois vitrines aux néons verts et mauves, garnies de personnes du beau sexe qui font mine d'appeler un quadragénaire qui ne fait pas son âge. Peine perdue, les filles, Angeline et Milena, et cette autre inconnue. Tant pis pour vous et la vingtaine de soeurs jumelles qui bâillent au pourtour de la gare des Guillemins, ici-même et rue Varin.*

*Oui vous devrez m'attendre, putains pâles et vidées, vulnérables à souhait. Car c'est ainsi : dès qu'envie de créer et goût de l'aventure me fixent un nouveau rendez-vous, c'est plus fort que moi, je dois lever le camp, me casser, m'envoler, choisissez, et promener ailleurs mes prunelles fiévreuses. Aussi est-ce sans regret ni remords que je m'extrais de Liège, la plus sage de mes villes mentales, et que je m'introduis comme en un corps étranger dans le couloir qui mène aux voies.(...)*

*Coup de théâtre intime, j'accède au quai numéroté 13-14 à l'instant précis où un appel de sirène qui couvre l'annonce micro, un déchirement de l'air et un phare orangé ponctuent l'entrée en gare de l'Inter-City de 6 heures 46. Électrisés, les banlieusards se répartissent déjà en vue de la prise d'assaut des deuxième et troisième classes. Moi je les contourne, mille excuses messieurs-dames, direction les premières et ce compartiment fumeurs qui ne compte qu'une poignée de ploucs, plus une fleur exotique que je me promets d'examiner sous peu. Une place m'attendait, où je m'installe et m'alanguis en savourant cette devise personnelle qui veut que Clarence Baby-Face soit chez lui où qu'il aille.*

*Mieux que ça, coup de sifflet, c'est le monde qui vient à moi dès que le train s'ébranle. Les rues de Sluse, Defrance, Nysten et Wazon qui défilent, et, au-delà d'une bretelle d'autoroute s'élançant hardiment vers le ciel, les vastes demeures bourgeoises des rues Wiertz et Bidaut, de l'Avenue de Fontainebleau. Ensuite, c'est une quinconce de potagers où des femmes en fichus, en robes brodées, et une kyrielle d'enfants s'activent dans les lueurs hâves de l'aube : des transfuges slovènes ou que*

*sais-je, venus gratter ici, au flanc de la colline des hauts-Prés, un lopin de cette Europe élargie dont on leur a appris qu'elle serait leur patrie, désormais. Je songe confusément aux esclaves qui, en des temps reculés, payaient de leur vie l'édification d'un tumulus géant, d'un tombeau à la gloire de tyrans orgueilleux. Mais bien vite leur succède une mosaïque de champs et de pâturages où règnent en maîtresses des pin-ups blanches et noires, et de superbes rousses à la croupe rondelette.*

*L'avouerais-je, j'aime tendrement ces vaches à l'haleine embuée et aux grands yeux humides. C'est sûr, elles n'en ont que pour moi, vieux beau à la tempe droite posée contre une des vitres du convoi poussiéreux, qu'à présent caressent les premiers feux du soleil de mai. Le monde qui vient à moi! Et toute la planète, dès que je sors de mon sac la radio portative dont je coiffe les écouteurs avec l'air circonspect d'un espion du réel.*

(pp. 7 à 9.)



## *La presse*

Alain Dartevelle y va d'une étrange fable sur le pouvoir située dans un pays indéterminé d'Amérique latine, à la fois grave et onirique, bouffonne et lamentable. Au coeur de l'histoire, un homme atteint d'ornithose, à savoir une maladie qui secrète chez l'individu des réactions d'oiseau. De là à imaginer une métamorphose totale... Alain Dartevelle la propose bel et bien, mais ce qui frappe, c'est la symbolique de sa démarche et on ne peut pas s'empêcher de songer à de vieilles légendes aztèques ni à certaines figures d'hommes-oiseaux des civilisations indiennes. «Borg ou l'Agonie d'un monstre» est plus qu'une promesse : la révélation d'un réel talent.

**Jean-Baptiste Baronian** (*Le Vif* du 5 janvier 1984)

*Script*. Un beau titre simple et choc, pour un univers plutôt complexe. Un univers qui, pour *Script*, se résume à Newgorod. Une ville. Où? Mystère. La seule? Re-mystère. Le monde semble en tout cas invivable. Et Newgorod est «la» ville, métaphore du monde et d'une société, celle des hommes.

Que fait-on dans cette Newgorod? On travaille, quelques années. Et puis, merci l'État, on survit, retraité à 35 ans. Merveilleux, non? Non! Car l'individualité n'existe pas. Et tout est fait pour en empêcher l'éclosion. Les écrits sont interdits. Et ceux qui courent, sous le manteau, sont insidieusement fournis par le pouvoir lui-même. Les rêves sont programmés. La téléche est là, tout le temps, dérivatif d'État évidemment. Le pouvoir pense pour vous, le pouvoir décide pour vous.

(...) Univers carcéral, psychotique, fasciste, dictatorial, truqué : c'est tout ça, *Script*. La négation de la liberté de l'individu. Le dégoût du monde tel qu'il est. Plus un scénario dont il ne faut perdre aucun détail. Des personnages qui tentent de se débattre malgré leur légèreté dans un monde qui n'est pas fait pour eux. Et une écriture froide sans doute mais

subtile et forte. Bref, une réussite évidente qui plaira à ceux qui adorent Antoine Volodine ou Philip K. Dick.

**Jean-Claude Vantroyen** (*Le Soir* du 8 février 1989)

Appartenant à «l'école belge de l'étrange», l'auteur de *Borg ou l'Agonie d'un monstre* et de *Script* (un des 5 finalistes du Rossel 1989) nous replonge dans un certain fantastique en contant les mésaventures d'une jeune fille «active dans un univers engourdi». L'humour sert de trait d'union entre tendresse et violences dans ce récit parodique d'où l'on pourrait tirer une audacieuse B.D. Dartevelle y mélange fiction libertine et roman multipliant les images suggestives : son Matrium fait songer au Diderot de «La Religieuse»; dans d'autres séquences, c'est à Michel Bernard ou à Pierre Bourgeade que l'on pense. Après ceux-ci, Marthe mérite en tout cas de nouveaux rôles.

**Francis Matthys** (*La Libre Belgique* du 11 janvier 1990)

Alain Dartevelle est considéré avec Jacques Sternberg comme le plus brillant auteur de science-fiction en Belgique. Paradoxalement, de nombreux critiques (et l'auteur lui-même) émettent des réserves quant à son appartenance à ce genre littéraire. Jean-Claude Vantroyen a fort bien expliqué cette ambiguïté : «*Alain Dartevelle s'affirme comme notre meilleur écrivain belge de SF. SF? Il n'aimerait pas qu'on le lie pour toujours à cette hydre à deux têtes qu'est la science-fiction. Non pas qu'il lui soit vital de s'en distancer. Mais Alain Dartevelle aime à mêler les genres narratifs et, surtout, à déranger leur arrangement coutumier, à modifier leurs fins, à les pervertir.*» (Le Soir du 5 décembre 1990.)

Alain Dartevelle, en effet, aime travestir le tangible comme l'intangible. Ses personnages sont souvent des manipulateurs ou, à l'inverse, les proies d'un rouage. Le romancier, seul maître à bord, se joue des clichés pour nous mettre en confiance et mieux nous perdre ensuite.

En soient témoins *Borg ou l'Agonie d'un Monstre* où, à travers un récit qui touche au roman d'apprentissage comme au récit de voyages, un homme-oiseau est le mentor des tyrans, *Script* où l'idée de manipulation s'étend aux médias, où le rêve lui-même perd son mystère et surtout sa liberté, *Les Mauvais Rêves de Marthe* où l'auteur s'affirme davantage dans son approche des pièges du lieu, des huis clos.

*Océan noir* enfin, récit jubilatoire, touche à l'héroïc fantasy et met définitivement au placard nos péplums des étoiles. Un cinquième roman est attendu en 1994 dans la Collection Science-fiction des Éditions J'ai Lu, ce qui est une consécration après sa publication dans «Présence du Futur» chez Denoël et sa nomination au Prix Rossel 89.

Alain Dartevelle qui décrit le roman comme une «déambulation fictive» appartiendrait à la SF si le genre était assez large pour contenir sa propre démythification. La SF a été cantonnée trop longtemps à une série d'effets, voire de poncifs, comme si elle ne pouvait aussi être l'image d'une épreuve du réel, d'une limpidité sans concession.

**Carl Norac** (*Audax* n°31, décembre 1993)

Romancier de l'inconscient, et «penseur de surface», pour reprendre une expression de Gilles Deleuze mise en épigraphe à l'en-tête d'un des chapitres, Alain Dartevelle a entrepris une fable plus sagace que ne le laissent supposer au premier abord le genre et le développement de la fiction. Au travers de personnages dont le portrait elliptique est laissé au désir d'identification des lecteurs, il met en scène la rencontre avec autrui, y compris celui qui nous hante. Tout l'appareil métaphorique de la psychanalyse, avec la figure omniprésente du père (Sigmund F. dans le roman, S. Freud pour la réalité), ne fait que redoubler le message mythique de la science-fiction. Car, dans ces romans reconstructeurs de mondes, un mystère, qui dépasse les personnages, qui, dans le meilleur des cas, dépasse même leurs auteurs (pensez à *2001, l'Odyssée de l'espace*), maintient au sein du système narratif un élément d'instabilité, de liberté et de désir qui est aussi le moteur de la vie. *Imago* est le roman

de cette science-fiction, une sorte de méta-roman qui, dans le cristal diffracté des images, réussit à emporter avec soi le plaisir toujours croissant de la lecture.

**Sémir Badir** (*Le Carnet et les Instants* n°82, 1994)

Le nouveau roman d'Alain Dartevelle, *Imago*, possède toutes les vertus et les défauts d'un rêve, sa complication structurelle, ses bijoux d'absurdités et son appétence aux métamorphoses. (...) Cela dit, il ne faut pas croire qu'Alain Dartevelle va se contenter de vous séduire par ce récit métaphorique d'un parcours psychanalytique. L'ombre cruelle du docteur Sigmund, fumant cigare sur cigare malgré son cancer de la bouche et sa mâchoire artificielle, plane sur le sort des candidats. Leur choix oscille entre l'envie de fuir la réalité en se gavant de drogues inventées, le gangin Moreno ou le chewing-gum Éclair, et celui d'affronter les monstres automatiques, mis en place pour barrer leur accès au futur. Face à l'angoisse qui naît de ce dilemme, Sigmund F. leur répond : «Futur est un mot vide de sens, car seul existe le temps que l'on s'invente. Et je travaille dans l'actuel, quel que soit le lieu où ma pensée se manifeste.»

Ce roman friserait donc par sa complexité le parcours du combattant dans un asile psychiatrique, si l'écriture d'Alain Dartevelle ne lui conférait une belle architecture. Le monde clos, étouffant, où se débattent ses héros inconscients, ressemble terriblement à un univers qui nous serait proche, grâce à la magie des mots, au charme d'un style précis, élaboré.

**Philippe Curval** (*Le Magazine littéraire*, décembre 1993)

«Dartevelle a adoré les «pulsés» de SF dessinés des années 50, comme les «Météor». Il en a d'ailleurs fait son sujet de mémoire de fin d'études. C'est cette ambiance nostalgique qui baigne son nouveau roman, *L'Astre aux Idiots*, dont on est déjà certain qu'il aura une ou des suites.

Le professeur Anton Dexter se change les idées sur Vertor. C'est la nouvelle destination des vacanciers de luxe. C'est aussi la planète aux idiots. Et les idiots, ce sont les indigènes, Les Noks, qui font tout tout tout



pour vous faire plaisir. Sujet, semble-t-il, anodin? Mais non! Comme d'habitude, Dartevelle pervertit les données pour faire de ces vacances la descente aux enfers du respectable professeur.

Avec son écriture distante, son absence apparente d'état d'âme, Dartevelle entraîne son héros et son lecteur dans un tourbillon torride et nauséabond, jusqu'à faire honte au Pr. Dexter et au lecteur de leurs vacances chez les «bons sauvages».

**Jean-Claude Vantroyen** (*Le Soir* du 28 mai 1997)

«J'ai voulu jouer avec le temps, explique-t-il. Le thème actuel du clonage m'intéressait et je me suis demandé ce qui pourrait survenir si plusieurs générations de clones se succédaient.

Ainsi la réalité s'efface-t-elle pour confondre et mêler les époques dans un monde de plus en plus virtuel, le temps de Kennedy se mêlant dans la mémoire à celui de Clinton. Attention : le personnage vit à Bruxelles et à Liège, mais c'est un espion qui, en même temps, est aussi romancier! «Je ne le cache pas : je me suis un peu dédoublé et ce roman est aussi un essai sur l'écriture, sur la fiction, sur la mémoire et le temps qui passe. C'est moins innocent qu'il n'y paraît au départ.»

**Duplex** porte bien son titre : tout y est dédoublé. Le personnage qui a deux amours, une double personnalité, et qui devient enfin son propre sosie! «Je ne regrette pas mon appartenance à la science-fiction, mais je suis fasciné par le mélange des genres : polar, fantastique, romanesque.» C'est sa première fiction à se situer à l'époque actuelle. L'auteur a profité d'un voyage en Chine, voici cinq ans, puis en Turquie, pour faire voyager son espion-romancier. Il lui a fallu plusieurs années pour arriver au bout de cette fiction qu'il a réactualisée au fur et à mesure. Actuellement, il prépare une autre oeuvre dont le thème sera la fin du monde, un récit ludique pour adolescents et un autre sur le thème des handicapés. Doublement homme de lettres, par sa passion et son métier, Dartevelle joue une fois de plus sur différents registres!»

**Jean Jour** (*La Dernière Heure* du 7 juin 1999)